

L'essentiel invisible : rencontre avec l'itinérance des femmes

Les femmes que je rencontre m'invitent dans des lieux invisibles, communs, dépourvus de stigmates. Un banc public, un centre commercial. Ces femmes discrètes apparaissent au coin d'une rue et, le temps d'un échange de regard, ont à nouveau disparu.

Texte : Patricia Fontannaz, travailleuse sociale hors murs, et Karine Clerc, chargée d'enseignement à la HETSL | HES-SO et conseillère municipale

L'invisibilité des femmes dans la rue ou dans les structures d'accueil bas seuils interpelle les dispositifs d'aide et interroge les cadres et les supports que l'on crée, de même que les discours, qui forgent cette problématique et tendent à la reproduire. Si l'on pense que ces femmes ne sont pas invisibles, mais se rendent invisibles là où on les attend, l'approche est bien différente. C'est dans ce sens que nous souhaitons aller, en imaginant créer une structure destinée aux femmes de la rue, avec elles. Malgré le report d'une recherche-action à cause de la crise liée au coronavirus, que cet article se proposait d'évoquer, nous présentons nos réflexions et quelques échanges préalables.

Dès lors, quel espace construire pour y faire exister leur voix ? Fruit de quelques rencontres, avec quelques femmes ayant vécu plusieurs années dans la rue, notre réflexion s'est confrontée à l'exercice du dialogue, dans un parc, autour d'une table de cuisine, dans la rue. Partager et croiser nos regards nous a permis de mettre nos pensées en action. Cheminer ensemble signifiait d'abord questionner l'intention de leur offrir un abri. Les mettre à l'abri... Un abri de quoi, pour quoi ? Les femmes ne se livrent pas d'emblée, elles ne se dévoilent qu'à certaines conditions, et restent méfiantes, aux aguets devant un regard qui pourrait les enfermer davantage dans la honte, en les réduisant à leur vulnérabilité. Que pouvons-nous apprendre de cette forme d'invisibilité, alors qu'elle est peut-être en soi le refuge trouvé pour se soustraire au stigmate ? Nous les avons abordées dans des espaces informels, en expertes de leur expérience, prêtes à bousculer nos cadres de pensées.

Les femmes qui connaissent la rue veulent avoir le choix de se livrer, de se confier ou pas. Souvent, elles apparaissent et déploient leurs ailes de guerrière dans des espaces qui semblent les protéger de toute forme d'exclusion ou d'abus. Elles traquent sans relâche et avec rage les liens qui les enferment, les maintiennent confinées dans une forme de désespoir et d'impuissance.

« Tout le monde me voit comme une toxicomane. En fait, je n'existe pas. Nous, on est des menteurs-toxicomanes. Ils me « passent à côté ». J'ai l'impression de parler chinois. Je suis plein d'autres choses. On est dans une réalité bien différente de la plupart des gens. Pourtant, avoir une place dans ce monde, c'est ce qu'on demande, rien de plus.¹ »

Ces femmes nous apprennent le cheminement long et patient pour les rejoindre là où elles sont. Et rarement là où on les attend. Elles déambulent parfois comme sur des sables mouvants, légères et captives à la fois d'une vie qui se déroule dans l'imédiateté. Le lien de confiance nécessaire à toute perspective d'accompagnement se tisse dans un premier temps ici et maintenant, lorsque les conditions de sécurité sont garanties. Une disponibilité

« Souvent, elles apparaissent et déploient leurs ailes de guerrière dans des espaces qui semblent les protéger de toute forme d'exclusion ou d'abus. »

non intrusive, l'ajustement de nos pas et le respect du rythme de chacune pour prendre le risque de se confier sont nécessaires pour tisser les fondements d'un lien de confiance. « Les interactions avec les autres ? Cela peut construire le pire comme le meilleur. Dans tout, il y a du bon et du mauvais. Avec mon tuteur, j'ai l'impression de parler à un mur. Pire. Un mur au moins ne dit pas de conneries. »

Les femmes qui gravitent à l'ombre des dispositifs d'aide nous apprennent l'humilité, et pourtant, parfois, elles renoncent et s'éloignent davantage des offres de soins. « Dernière soupape de libre arbitre, le « non » opposé aux propositions d'hébergement est une protestation, l'affirmation d'un droit ultime, celui de refuser.² » À l'image de cette jeune femme, accrochée à son sac à dos qui protège ses



uniques valeurs, un fil rouge qui lui donne un ancrage dans sa vie. Ou une autre, qui vit dans son bus depuis des années, cherchant chaque soir un parc pour passer la nuit sans être délogée. Elles cherchent l'air libre. Elles vont et viennent, toujours en mouvement, toujours aux aguets, traquent l'enfermement et tout signe de violence. Se poser, s'arrêter semble parfois insupportable. Elles ne veulent plus sentir le rejet du regard, la désapprobation d'une parole, l'injonction de l'aide qui les réduit en miettes, les réduit au silence et à leur incompetence. Cette quête est toutefois épuisante.

« Quand on est en mouvement, on n'a pas d'endroit où les choses sont vraiment à soi. Et il y a des choses qu'on ne vous dit pas. C'est une fuite en avant, on n'a pas le temps de se poser. »

À la question de savoir quoi inventer, construire, pour leur permettre de se poser, la réponse est simple. « Un lieu qui ouvre. Parce qu'on est dans nos histoires, nos problèmes, on n'en sort pas. Il faudrait des ateliers pour bricoler, créer, faire exister autre chose. C'est bête... mais aussi, une machine à laver. Des habits. De quoi prendre soin de soi. Et aussi de quoi participer, montrer, partager ses compétences. Je suis coiffeuse. Je pourrais être utile. Nous avons besoin d'un lieu où on sert à quelque chose. »

Les lieux existants construisent l'urgence, le stigmate et l'exclusion. Ces lieux rendent impossible de quitter les repères de la rue pour se projeter dans l'avenir. Les femmes cherchent simplement à marquer leurs murs, à s'inscrire et à exister telles qu'elles sont, dans leur vision à elles. « Ce que j'ai fait dès que j'ai eu un logement ? Je l'ai décoré. J'y ai déposé mes marques. » Elles n'ont pas besoin d'un abri. Elles ont besoin de s'inscrire, socialement, pour quitter l'itinérance qui les expose et leur offre à la fois des impasses où se soustraire aux regards.

L'accès à un logement fait partie du prendre soin. Un ancrage, un point de repère qui peuvent permettre de se projeter, d'avoir des perspectives. Lorsque l'une d'elles nous choisit, nous interpelle pour l'accompagner, c'est qu'elle baisse la garde. À nous de saisir cette ouverture pour envisager ensemble de transformer quelque chose dans un parcours qui n'est pas tout tracé. À nous d'imaginer les conditions d'un récit commun, dans lequel elles existeraient au-delà de ce segment de leur parcours, dans lequel nos réponses les enferment. « Aider l'autre non seulement à ne pas mourir, mais à exister au monde, à y retrouver une place, une histoire, une mémoire, un lieu où vivre. »³ •

Notes

- 1 Témoignage d'une femme.
- 2 Quesemand Zucca S., 2007, *Je vous salis ma rue*, Stock, p. 91.
- 3 Quesemand Zucca S., 2007, *Je vous salis ma rue*, Stock, p. 135.